

Domingo Cisnéros

L'enfer, le purgatoire, le paradis

Domingo Cisnéros, Le Lieu, Centre en art actuel, Québec, mai 2008

Guy Sioui Durand

Numéro 102, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45480ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sioui Durand, G. (2009). Domingo Cisnéros : l'enfer, le purgatoire, le paradis / *Domingo Cisnéros, Le Lieu, Centre en art actuel, Québec, mai 2008. Inter, (102), 114–115.*

Je tiens à vous dire, frères indiens concentrés ici en Bolivie, que vous n'aurez pas résisté en vain pendant 500 ans. Notre lutte démocratique et culturelle, c'est la lutte de nos ancêtres, le prolongement de celle de Tupac Katari et de Che Guevara.

Evo Morales, lors de son assermentation comme président de la Bolivie, le 22 janvier 2006.

Domingo Cisnéros L'enfer, le purgatoire, le paradis

La vision artistique de Domingo Cisnéros n'a jamais dévié. Il poursuit depuis un demi-siècle un parcours radicalement écologique, et par là politiquement engagé. Son esthétique se déplace dans les territoires. Elle sillonne par son imaginaire l'« Américité », pour emprunter à George E. Sioui son concept pour nommer l'Amérique amérindienne¹. En cela, l'artiste use d'un puissant pouvoir éthique – il suffit de le côtoyer et, immédiatement, on ressent ce charisme qui l'habite – pour relire, redire et reconquérir le temps historique.

Point de falsification des épisodes ni des conséquences du choc des civilisations chez lui. Non plus ne

trouvons-nous dans son œuvre une cristallisation en victimisation ou en romantisme folklorique. Encore moins une esthétisation du politique se pointe-t-elle. Non. C'est pourquoi, que l'on visionne le film documentaire (*Sky Bones*)², lise ses écrits (*Le bestiaire laurentien*³, *La très triste chronique d'un romantique rupestre*⁴) et surtout, ce qui va nous occuper ici, que l'on fréquente ses œuvres d'art visuel et plus spécifiquement *La reconquête : l'enfer, le purgatoire et le paradis*, ce chasseur-chaman-guerrier de l'art amérindien donne à ressentir le monde au regard autochtone. Au Lieu, l'artiste a œuvré magistralement de ses mains et de sa mémoire pour renverser l'actuelle misère symbolique qui prévaut dans

les relations humaines en général, pas seulement celles autochtones ou allochtones.

Dans la grande salle vont s'agencer des « objets qui savent » et qui prennent place dans l'espace sans possibilité d'interchangeabilité des supports, seulement avec leur interprétation (formelle, culturelle, historique). Là, donc, deux tables austères – plus autels que retables –, restrictives et, au sol, renversé, un très grand panier de cèdre tressé laissant déverser des produits naturels. Généreux. Ces « sculptures » de Domingo Cisnéros soulignent d'abord que l'histoire des Amériques est bien antérieure à l'arrivée des Européens. Qu'elle a plus que 400 ans, certes. Disons 12 000 ans.

L'enfer

La première table tient sur des pattes en blocs de ciment. Tout y est calciné. On devine une architecture détruite, des animaux morts, des sacrifices, de la torture par inquisition, génocides et soumission, effacement d'un univers par un autre : la conquête des Amériques, modèle espagnol. La désolation règne. Rien n'y fait, « si ce n'est le désespoir, la solitude, la pauvreté, l'incompréhension ». Ce qui nous introduit au purgatoire.



Le purgatoire

Si le premier « autel » formate tragiquement les cendres de la mort du temps des grandes civilisations aborigènes des Amériques du Sud au Nord (aztecas, mayas, incas, algonquiennes, iroquoiennes, inuites), le second reflète en tons blafards de gris et de beige le temps qui s'est arrêté pour les survivants du drame : dans un enclos aride où rien ne pousse, où tout est rasé – les réductions, les réserves –, des figurines faites de broche et de corde renvoient trop bien au sort et au statut des « sauvages » conquis, acculturés et en voie d'assimilation, apparaissant là enfermés, immobiles, affaissés, courbés, coupés de... Or, plutôt que les limbes – où les âmes errent sans cesse et sans repère pour toujours, ce mensonge théologique que l'Église catholique romaine s'apprête à abolir, l'appellation *purgatoire* laisse néanmoins place à l'espoir, à de meilleurs jours.

Le paradis

Stylistiquement, les tables rectangulaires sur pattes représentant l'enfer et le purgatoire cèdent la place à une autre forme : un grand panier de cèdre – que l'artiste confie être le plus grand jamais tissé – sur le côté au sol, comme renversé pour en déballer un abondant contenu de divers artefacts laissant voir une

grande variété de plantes, de graines et de produits naturels fabriqués pour la plupart eux aussi en cèdre, au travers desquels on retrouve de petits sacs. L'abondance règne, invitant à un meilleur avenir.

Parce que simple et appelant au gros bon sens, mais puissante et radicalement *alternative*, la leçon d'histoire de Domingo Cisnéros se fonde sur une étonnante leçon d'économie politique conçue sur l'écologie. Cela tient à ce fait en apparence banal : le panier et tous les produits dérivés proviennent du seul et même arbre ! Imaginez, semble dire l'artiste, ce qu'une communauté autochtone pourrait produire de manière non dévastatrice à partir d'une forêt, d'un boisé et des plantes naturelles, et ce, sans exploitation machinique ou technologique ! Loin d'y revoir un retour à l'artisanat, au « fait main », les réalisations, séminaires et expérimentations du Groupe Territoire Culturel et du CREAM en Matawinie⁵ militent pour une économie verte et un commerce équitable fondés sur les ressources et les savoirs autochtones d'ici, plutôt que d'exporter de manière exotique des produits naturels d'ailleurs.

C'est en ce sens que la pleine signification idéologique et politique de ce que l'artiste entend par « reconquête » débordent de

cette troisième pièce sculpturale : reprendre, recouvrer sa souveraineté (sur le territoire), ses savoir, savoir-faire (sur la terre, la forêt, la faune et la flore) et savoir-dire (réapprendre, réenseigner, développer, commercer équitablement) ; bref engager de manière écosystémique l'avenir des Autochtones en se désenclavant des « réductions » mentale et culturelle pour éliminer la famine de l'esprit.

C'est cela, nous y sommes, qui montre puissamment l'art de Cisnéros au Lieu. La proposition sculpturale de *La reconquête*, ses sculptures raffinées donnent à voir les territorialités habitées, les réductions sans complaisance, laissant suinter les cendres et les désespoirs de la réserve, certes. Mais le panier réengage l'espoir comme seule avenue, comme solution de rechange, comme subversion non seulement pour les Amérindiens, mais encore plus pour l'humanité.

C'est en ce sens que le travail artistique de Domingo Cisnéros transgresse simultanément l'art convenu, qu'il déboute distinctions disciplinaires (artisanat/art) et genres (fait main/technologique). Sa vision assume les passages interculturels (Autochtones, Métis, Allochtones), tente d'abolir les classes sociales (dominants/dominés) non seulement chez et par l'Autre, mais de nos aliénations intériorisées. ■ GSD

Notes

- 1 Cf. Georges E. Sioui, *Pour une autohistoire amérindienne : essai sur les fondements d'une morale sociale*, Québec, PUL, 1989.
- 2 Marielle Nitoslawska, *Sky Bones* [film documentaire], production Oko, 1998.
- 3 Domingo Cisnéros, *Le bestiaire laurentien*, L'Annonciation, Les Précambriens, 1988.
- 4 *Id.*, « La très triste chronique d'un romantique rupestre », dialogue avec Louis Hamelin, *Aimitaitou : parlons-nous I*, Laure Morali (dir.), Montréal, Mémoire d'encrier, 2008.
- 5 Cf. Groupe Territoire Culturel [en ligne] www.territoireculturel.com.

